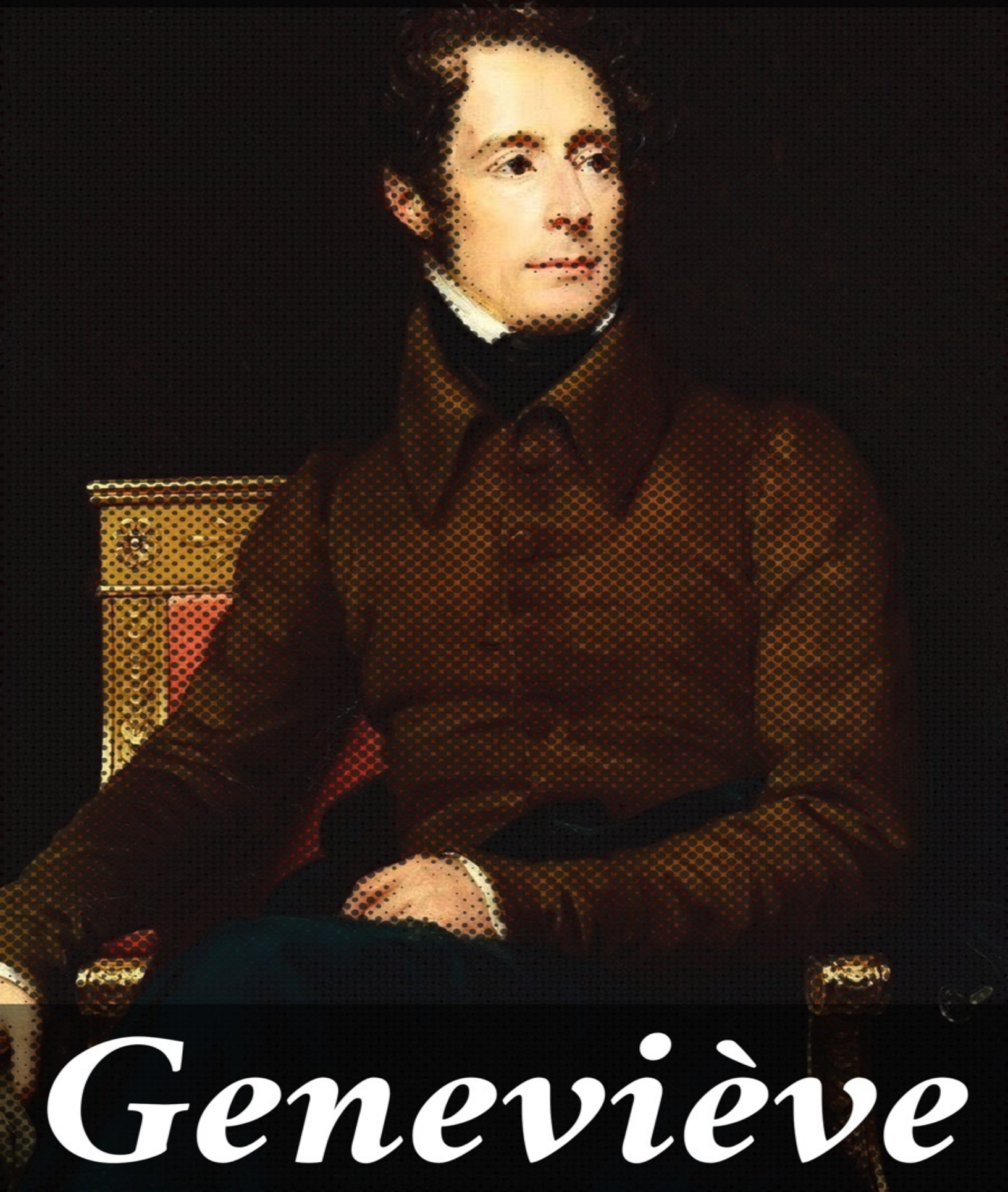


Alphonse de Lamartine



Geneviève

Alphonse de Lamartine

Geneviève

Histoire d'une servante



Publié par Good Press, 2022

goodpress@okpublishing.info

EAN 4064066326869

TABLE DES MATIÈRES

PREFACE.

I.

II.

III.

IV.

V.

VI.

— VII —

VIII.

IX.

X.

XI.

XII.

XIII.

XIV.

XV.

XVI.

XVII.

XVIII.

XIX.

XX.

XXI.

XXII.

XXIII.

XXIV.

XXV.

[XXVI.](#)

[XXVII.](#)

[XXVIII.](#)

[XXIX.](#)

[XXX.](#)

[I.](#)

[II.](#)

[III.](#)

[IV.](#)

[V.](#)

[VI.](#)

[VII.](#)

[VIII.](#)

[IX.](#)

[X.](#)

[XI.](#)

[XII.](#)

[XIII.](#)

[XIV.](#)

[XV.](#)

[XVI.](#)

[XVII.](#)

[XVIII.](#)

[XIX.](#)

[XX.](#)

[XXI.](#)

[XXII.](#)

[XXIII.](#)

[XXIV.](#)

XXV.

XXVI.

XXVII.

XXVIII.

XXIX.

XXX.

XXXI.

XXXII.

XXXIII.

XXXIV.

XXXV.

XXXVI.

XXXVII.

XXXVIII.

XXXIX.

XL.

XLI.

XLII.

XLIII.

XLIV.

XLV.

XLVI.

XLVII.

XLVIII.

XLIX.

L.

LI.

LII.

LIII.

[LIV.](#)

[LV.](#)

[LVI.](#)

[LVII.](#)

[LVIII.](#)

[LIX.](#)

[LX.](#)

[LXI.](#)

[LXII.](#)

[LXIII.](#)

[LXIV.](#)

[LXV.](#)

[LXVI.](#)

[LXVII.](#)

[LXVIII.](#)

[LXIX.](#)

[LXX.](#)

[LXXI.](#)

[LXXII.](#)

[LXXIII.](#)

[LXXIV.](#)

[LXXV.](#)

[LXXVI.](#)

[LXXVI.](#)

[LXXVIII.](#)

[LXXIX.](#)

[LXXX.](#)

[LXXXI.](#)

[LXXXII.](#)

[LXXXIII.](#)

[LXXXIV.](#)

[LXXXV.](#)

[LXXXVI.](#)

[LXXXVII.](#)

[LXXXVIII.](#)

[LXXXIX.](#)

[CX.](#)

[XCI.](#)

[XCII.](#)

[XCIII.](#)

[XCIV.](#)

[XCV.](#)

[XCVI.](#)

[XCVII.](#)

[XCVIII.](#)

[XCIX.](#)

[C.](#)

[CI.](#)

[CII.](#)

[CIII.](#)

[CIV.](#)

[CV.](#)

[CVI.](#)

[CVII.](#)

[CVIII.](#)

[CIX.](#)

[CX.](#)

[CXI.](#)

[CXII.](#)
[CXIII.](#)
[CXIV.](#)
[CXV.](#)
[CXVI.](#)
[CXVII.](#)
[CXVIII.](#)
[CXIX.](#)
[CXX.](#)
[CXXI.](#)
[CXXII.](#)
[CXXIII.](#)
[CXXIV.](#)
[CXXV.](#)
[CXXVI.](#)
[CXXVII.](#)
[CXXVIII.](#)
[CXXIX.](#)
[CXXX.](#)
[CXXXI.](#)
[ÉPILOGUE.](#)
[CXXXII.](#)
[CXXXIII.](#)
[CXXXIV.](#)
[CXXXV.](#)
[CXXXVI.](#)
[CXXXVII.](#)
[CXXXVIII.](#)
[CXXXIX.](#)

[CXL.](#)

[CXLI.](#)

[CXLII.](#)

[CXLIII.](#)

[CXLIV.](#)

[CXLV.](#)

[CXLVI.](#)

[CXLVII.](#)

[CXLVIII.](#)

[CXLIX.](#)

[CL.](#)

[CLI.](#)

[CLII.](#)

[CLIII.](#)

[CLIV.](#)

[CLV.](#)

[CLVI.](#)

[CLVII.](#)

[CLVIII.](#)

[CLIX.](#)

[CLX.](#)

[CLXI.](#)

[CLXII.](#)

[CLXIII.](#)

[CLXIV.](#)

[CLXV.](#)

[CLXVI.](#)

[CLXVII.](#)

[CLXVIII.](#)

CLXIX.

CLXX.

CLXXI.

CLXXII.

CLXXIII.

PREFACE.

[Table des matières](#)

I.

[Table des matières](#)

Avant d'ouvrir par l'histoire de Geneviève cette série de récits et de dialogues à l'usage du peuple des villes et des campagnes, nous devons dire dans quel esprit ils ont été conçus, à quelle occasion ils ont été composés, et pourquoi nous dédions ce premier récit à Mlle Reine Garde, couturière et servante à Aix en Provence. Le voici.

II.

[Table des matières](#)

J'étais allé passer une partie de l'été de 1846 dans cette Smyrne de la France qu'on appelle Marseille, ville digne par son activité commerciale de servir d'échelle principale à la navigation marchande et de rendez-vous aux caravanes de feu de l'Occident, nos chemins de fer; ville digne par son goût attique pour toutes les cultures de l'esprit de s'honorer, comme la Smyrne d'Asie, des souvenirs des grands poètes. J'étais logé hors de la ville, trop bruyante pour des malades, dans une de ces villas, autrefois bastides, sorties de terre dans toute la circonférence de son sol pour donner, avec le loisir du dimanche, la vue de ses voiles et les brises de sa mer à cette population avide de plaisirs naturels, et qui boit la poésie de son beau climat par tous les sens.

Le jardin de la petite villa que j'habitais ouvrait par une petite porte sur la grève sablonneuse de la mer, à l'extrémité d'une longue avenue de platanes, derrière la montagne de Notre-Dame-de-la-Garde, et tout près de la petite rivière voilée de lentisques qui sert de ceinture au beau parc et à la villa toscane ou génoise de la famille Borelli. On entendait de nos fenêtres les moindres mouvements de la vague sur les bords de son lit et sur son oreiller de sable, et quand on ouvrait la porte du jardin, on voyait les franges d'écume s'avancer presque jusqu'au mur, et se retirer alternativement comme pour tenter et pour tromper dans un jeu éternel la main qui aurait voulu se tremper dans l'onde. Je passais des heures et des heures assis sur une grosse pierre, sous un figuier, à côté de cette porte, à contempler cette lumière et ce mouvement qu'on appelle la mer. De temps en temps, une voile de pêcheur, ou la fumée rabattue comme un panache sur la cheminée d'un bateau à vapeur, glissait sur la corde de l'arc que formait le golfe, et interrompait la monotonie de l'horizon.

III.

[Table des matières](#)

Les jours ouvriers, cette grève était à peu près déserte; mais les dimanches, elle s'animait de groupes de marins, de portefaix riches et oisifs, et de familles des négociants de la ville qui venaient se baigner ou s'asseoir entre l'ombre du rivage et le flot. Un murmure d'hommes, de femmes et d'enfants, heureux du soleil du repos, se mêlait aux babillages des vagues légères et minces comme des lames d'acier poli sur le sable. De nombreux petits bateaux

doublaient à la voile ou à la rame la pointe du cap de Notre-Dame-de-la-Garde, ombragée de pins maritimes. Ils traversaient le golfe en rasant la terre pour aller aborder sur la côte opposée. On entendait les palpitations de la voile, la cadence des huit rames, les conversations, les chants, les rires des belles bouquetières ou de ces marchandes d'oranges de Marseille, filles de Phocée, amoureuses des golfes, et qui aiment à jouer avec les écumes de leur élément natal.

IV.

[Table des matières](#)

A l'exception de la famille patriarcale des Rostand, ces grands armateurs qui unissent Smyrne, Athènes, la Syrie, l'Egypte à la France par leurs entreprises, et à qui j'avais dû tous les agréments de mon premier voyage en Orient; à l'exception de M. Miége, agent général de toute notre diplomatie maritime sur la Méditerranée à l'exception de Joseph Autran, ce poète oriental qui ne veut pas quitter son horizon parce qu'il préfère son soleil à la gloire, je connaissais peu de monde à Marseille. Je ne cherchais pas à connaître, je cherchais l'isolement pour le loisir et le loisir pour l'étude; j'écrivais l'histoire d'une révolution sans me douter qu'une autre révolution regardait déjà par-dessus mon épaule pour m'arracher les pages à peine terminées, et pour me remettre un autre drame de la France, non sous la plume, mais dans la main.

V.

[Table des matières](#)

Mais Marseille est hospitalière comme sa mer, son port et son climat. Les belles natures ouvrent les cœurs. Là où sourit le ciel, l'homme est tenté de sourire aussi. A peine étais-je installé dans ce faubourg, que les hommes lettrés, les hommes politiques, les négociants à grandes vues, les jeunes gens qui avaient un écho de mes anciennes poésies dans l'oreille, les ouvriers même, dont un grand nombre lit, écrit, étudie, chante, versifie et travaille à la fois des mains, affluèrent dans ma retraite, mais avec cette réserve délicate qui est la pudeur et la grâce de l'hospitalité. J'avais les plaisirs sans les gênes de cet empressement et de cet accueil; mes matinées à l'étude, mes journées à la solitude et à la mer, mes soirées à un petit nombre d'amis inconnus, venus de la ville pour s'entretenir de voyages, de littérature ou de commerce.

VI.

[Table des matières](#)

Ces questions de commerce, Marseille ne les rétrécit pas en questions de petit trafic, de mesquine épargne, et de parcimonie de capital; Marseille les voit en grand comme une dilatation et une expansion du travail français, et des matières premières de ce travail importées et exportées de l'Europe à l'Asie. Le commerce, pour les Marseillais, est une diplomatie lucrative, locale et nationale à la fois. Il y a du patriotisme dans leurs entreprises, de l'honneur sur leurs pavillons. de la politique dans leurs cargaisons. Leur commerce est une bataille éternelle qu'ils livrent à leurs risques et périls sur les flots, pour disputer l'Afrique et l'Asie

aux rivaux de la France, et étendre la patrie et le nom français sur les continents opposés de la Méditerranée.

— VII —

Table des matières

Une rencontre inattendue donnait en ce moment une fermentation morale de plus à ces entretiens sur le commerce à Marseille. Un grand économiste, dont le nom venait de surgir nouvellement en France, et qui promettait ce qu'il tient aujourd'hui, bon sens, courage et conscience, M. Frédéric Bastiat, était à Marseille. Il y avait été appelé pour y traiter, dans des réunions publiques, la question du libre échange, cette révolution du commerce, cette liberté des dix doigts de la main contre l'arbitraire du travail. M. Bastiat, que je connaissais de nom et d'oeuvre, vint me voir. Il m'engagea à assister à ces réunions. Je connaissais ces questions. Je partageais en grande partie ses opinions sur le libre échange; je ne différais que sur l'application plus ou moins rapide et plus ou moins révolutionnaire de ses théories. Je les voulais lentes, graduées et transformatrices, pour donner au travail protégé lui-même le temps de se transformer sans périr. J'assistai à de magnifiques séances où M. Bastiat, M. Reybaud, les députés, les académiciens, les grands négociants de Marseille, luttèrent de bon sens et d'éloquence. Je fus amené à y prendre la parole. On me traita en hôte du pays; Marseille me nationalisa par son accueil. Cette belle ville devint une patrie de reconnaissance pour moi, comme elle était déjà une patrie de mes yeux. Ces séances accomplies, je repris ma solitude et mon travail dans mon faubourg

VIII.

Table des matières

Un dimanche, au retour d'une longue course en mer avec M^{me} de Lamartine, on nous dit qu'une femme, d'un extérieur modeste et embarrassé, était arrivée par la diligence d'Aix à Marseille, et qu'elle nous attendait depuis quatre ou cinq heures dans une petite serre d'orangers qui faisait suite au salon de la villa sur le jardin. Je laissai M^{me} de Lamartine entrer dans la maison, et j'entrai dans l'orangerie pour recevoir cette pauvre étrangère. Je ne connaissais personne à Aix, et j'ignorais complètement le motif qui pouvait avoir amené cette voyageuse d'une patience si obstinée à nous attendre toute une demi-journée.

En entrant sous l'orangerie, je vis une femme, jeune encore, d'environ trente-six ou quarante ans. Elle était vêtue en journalière de peu d'aisance ou de peu de luxe; une robe d'indienne rayée, déteinte et fanée; un fichu de coton blanc sur le cou; ses cheveux noirs proprement lissés, mais un peu poudrés, comme ses souliers, de la poussière de la route en été. Ses traits étaient beaux, gracieux, de cette molle et suave configuration asiatique qui exclut toute tension des muscles du visage, qui n'exprime que candeur et qui n'inspire qu'attrait; de grands yeux d'un bleu noirâtre, une bouche un peu affaissée aux coins par la langueur; un front pur de tout pli comme celui d'un enfant; les joues pleines vers le menton et se joignant par des ondulations toutes féminines à un cou large et un peu renflé au milieu comme le cou des statues grecques; un regard de clair de lune réfléchi dans une vague plutôt que du soleil de son

pays, une expression de timidité mêlée de confiance dans l'indulgence d'autrui, émanant de l'abandon de sa propre nature. En tout l'image de la bonté qui la porte dans son attitude comme dans son cœur, et qui espère la trouver dans les autres. On voyait que cette femme, encore agréable, avait dû être très-attractive dans sa jeunesse. Elle avait encore ce que le peuple, qui définit tout sans phrase, appelle le grain de beauté, ce prestige, ce rayon, cette étoile, cet aimant, ce je ne sais quoi qui fait qu'on attire, qu'on charme et qu'on retient. Son embarras et sa rougeur devant moi me donnèrent le temps de la bien regarder et de me sentir moi-même à l'aise, en paix et en bien-être avec cette inconnue. Je la priai de s'asseoir sur une des caisses d'orangers recouvertes d'une natte d'Égypte, et pour l'y encourager, je m'assis moi-même sur une caisse en face. Elle rougissait de plus en plus, elle balbutiait, elle passait sa belle main potelée et un peu massive sur ses yeux. Elle ne savait évidemment quelle attitude prendre ni par où commencer. Je la rassurai, et je l'aidai par quelques questions pour lui ouvrir la voie de l'entretien qu'elle paraissait à la fois désirer et craindre.

IX.

Table des matières

- Madame... lui dis-je. — Elle rougit davantage encore.
- Je ne suis pas mariée, Monsieur, me dit-elle; je suis fille.
- Eh bien, Mademoiselle, voulez-vous me dire pourquoi vous êtes venue de si loin, et pourquoi vous avez attendu si longtemps notre retour pour m'entretenir? Est-ce que je

puis vous être utile à quelque chose? Est-ce que vous avez une lettre à me remettre de la part de quelqu'un de votre pays?

— Oh! mon Dieu non, Monsieur, je n'ai rien à vous demander, et je me serais bien gardée de me procurer une lettre des messieurs de mon pays pour vous, ou de laisser connaître seulement que je venais à Marseille pour vous voir. On m'aurait prise pour une vaniteuse qui voulait se rendre plus grande qu'elle n'est en allant s'approcher des hommes qui font du bruit. Oh! ce n'est pas cela.

— Eh bien alors, que venez-vous me dire?

— Mais rien, Monsieur!

— Comment, rien? Mais rien, cela ne veut pas la peine de perdre deux jours pour venir d'Aix à Marseille, de m'attendre ici jusqu'au coucher du soleil, et de retourner demain d'où vous venez!

— C'est pourtant vrai, Monsieur; vous devez me trouver bien simple. Eh bien, je n'ai rien à vous dire, et je ne voudrais pas pour un trésor que l'on sût à Aix que je suis venue ici!

— Mais enfin, quelque chose vous a poussée à venir; vous n'êtes pas comme ces vagues que vous voyez, qui vont et viennent sans savoir pourquoi. Vous avez une pensée; vous paraissez spirituelle et vive; voyons, cherchez bien, quelle a été votre idée en prenant une place dans la diligence d'Aix, et en vous faisant conduire à ma porte ici?

— Eh bien, Monsieur, dit-elle en passant ses deux mains sur ses joues comme pour en faire disparaître la rougeur et l'embarras, et en rejetant ses belle boucles de cheveux noirs, humides de sueur. derrière ton cou. c'est vrai, j'avais

une idée, une idée qui ne me laissait pas dormir depuis huit jours. Je me suis dit: «Reine! il
» faut te contenter! Tu ne diras rien à personne, tu fermeras ta boutique
» le samedi soir de bonne heure, tu prendras la diligence de
» nuit, tu passeras le dimanche à Marseille, tu iras voir ce monsieur,
» tu repartiras pour Aix le dimanche soir, tu seras le lundi
» matin à ton ouvrage, et tout sera fini; tu te seras contentée une
» fois dans ta vie, sans que les voisins ou voisines se doutent seulement
» que tu es sortie de la rue ou du cours.»

X.

[Table des matières](#)

— Mais pourquoi teniez-vous tant à me voir. et comment saviez-vous seulement que j'étais ici?

— Oh! Monsieur, répondit-elle, voilà : Il y a un monsieur à Aix qui est bien bon pour moi, parce que je suis couturière de ses filles et que j'ai été autrefois servante à la campagne dans la maison de sa mère. La famille a toujours conservé de l'amitié et des égards pour moi, parce qu'en Provence les nobles et le pauvre peuple, ça ne se méprise pas, au contraire, les uns en haut, les autres en bas, mais tous de bon cœur sur le même pavé. Donc, ce monsieur et ses demoiselles qui savent mon inclination pour la lecture, et que je n'ai pas les moyens de me procurer des livres et les papiers, me prêtent quelquefois la gazette quand il y a quelque chose qu'ils pensent pouvoir m'intéresser, comme

des gravures de modes, des modèles de chapeaux de femmes, des romans bien intéressants ou des vers comme ceux de Reboul, le boulanger de frimes, ou de Jasmin, le coiffeur d'Agen, ou des vôtres, Monsieur; car ils savent que c'est tout mon plaisir de lire des vers, surtout des vers que chantent bien dans l'oreille ou qui pleurent bien dans les yeux!

— Ah! j'y suis, dis-je en souriant; vous êtes poète comme vos brises qui chantent dans vos oliviers, ou comme vos rosées qui pleurent dans vos figues?

— Non, Monsieur, je suis couturière; une pauvre couturière de la rue***, à Aix, et même je ne rougis pas de vous le dire; je ne me fais pas plus dame que ma mère ne m'a fait; j'ai commencé par être domestique, et j'ai été dix-huit ans servante et bonne d'enfants chez M. de***. Ah! les braves gens! Demandez-leur. Ils me regardent toujours comme étant de la famille, et moi de même. Ce n'est que ma santé qui m'a obligée d'en sortir et de prendre l'état de couturière en gros, seule dans ma chambre avec mon chardonneret. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Vous me demandiez pourquoi j'étais venue, et comment j'avais su que vous étiez ici. Voilà, Monsieur:

XI.

[Table des matières](#)

— Il y a huit jours que je lus dans le journal de Marseille des vers superbes de M. Joseph Autran adressés à M. de Lamartine. Ces vers m'inspirèrent le désir passionné de voir la personne qui avait inspiré de si belles choses au poète de notre province. Je demandai s'il était bien vrai que vous

fussiez en ce moment à Marseille; on me dit que vous y étiez en effet. Je n'eus plus de cesse ni de repos que je n'eusse accompli mon désir. Je suis venue sans penser seulement que je n'avais ni une robe neuve, ni une coiffure décente, ni rien du costume qu'il m'aurait fallu pour me présenter chez des personnes d'une condition au-dessus de la mienne; et maintenant que me voilà, je ne sais plus que dire, et je reste là devant vous comme une aventurière qui vient pour duper d'honnêtes gens. Je ne suis pas cela, cependant, Monsieur, soyez-en bien sûr, et la preuve, c'est qu'à présent que je vous ai vu et que vous m'avez reçue avec tant de politesse et de prévenance, je m'en vais contente sans rien vouloir de plus de vous que votre réception.

— Oh! soyez bien tranquille, Mademoiselle, lui dis-je, je ne vous ai pas prise une seule minute pour ce que vous n'êtes pas; votre physionomie est la meilleure des recommandations. Les oreilles se laissent duper quelquefois, c'est vrai, mais les yeux ne trompent jamais; votre visage est trop transparent de candeur et de bonté pour servir de masque à une intrigante, La nature ne fait pas de si gros mensonges sur les traits. Je me sens aussi confiant avec vous, que si je vous connaissais depuis votre berceau. Mais je ne permettrai pas que vous vous en alliez ainsi sans avoir causé un peu plus amicalement avec vous, et même sans vous avoir donné un petit moment d'hospitalité à notre table de campagne. Ma femme qui s'habille pour dîner sera aussi enchantée que moi de vous accueillir. Restez la soirée avec nous, et en attendant l'heure du dîner, racontez-moi un peu comment est né en

vous ce goût pour la lecture, ce sentiment de la poésie et cette passion de connaître les hommes dont vous avez entrelu les ouvrages.

— Je le veux bien, Monsieur, dit-elle, mais ça ne sera pas long. Ma vie se compose de deux mots: Travailler et sentir.

XII.

Table des matières

— Je m'appelle Reine Garde; je suis née dans un village des environs d'Aix en Provence. Je suis entrée toute jeune en condition chez Madame de ***, qui avait des jeunes demoiselles. J'ai été bonne d'enfants dans le château; j'ai grandi avec les jeunes personnes et je les ai vues grandir. Elles me traitaient plutôt comme leur sœur que comme leur servante; le père et la mère me traitaient presque aussi, à cause d'elles, comme un de leurs enfants. Je n'ai jamais voulu me marier pour ne pas quitter la famille. Pendant que les demoiselles faisaient leur éducation, en allant et venant dans la salle, j'attrapais un bout de leurs leçons. Je lisais dans leurs livres, enfin j'étais comme la muraille qui entend tout et qui ne dit rien. Cela fit que j'appris de moi-même à lire, à écrire, à compter, à coudre, à broder, à blanchir, à couper des robes, enfin tout ce qu'une fille apprend dans un cher apprentissage. Je leur taillais moi-même leurs habits, je les coiffais à Aix pour les soirées ou pour les bals; elles ne trouvaient rien de bien fait que ce que j'avais fait, et, en récompense, quand elles sortaient bien belles et bien parées pour le bal, et que j'étais obligée de les attendre souvent jusqu'à des deux ou trois heures du matin dans leurs chambres pour les déshabiller à leur retour, elles me

disaient: «Reine, tiens, voilà un de nos
» livres qui t’amusera pendant que nous danserons.» Je le
prenais, je m’asseyais toute seule au coin de leur feu et je
lisais le livre toute la nuit, et puis quand j’avais fini, je le
relisais encore jusqu’à ce que je l’eusse bien compris; et
quand je n’avais pas bien compris tout, à cause de ma
simplicité et de mon état, je leur demandais de m’expliquer
la chose, et elles se faisaient un plaisir de me satisfaire.
C’est comme cela, Monsieur, que j’ai lu l’histoire de la
pauvre Laurence dans votre poème de Jocelyn. M’a-t-il fait
pleurer, une nuit que ces demoiselles l’avaient laissé tout
ouvert sur leur table! Ah! je disais en moi-même: Je voudrais
bien connaître celui qui la écrit! Vous savez, Monsieur,
comme dit la complainte:

Qui est-ce qui a fait cette chanson?
Un marin sous sa toile,
Pendant qu’il carguait la voile
En revoyant sa maison. Etc., etc.

— Oui, lui dis-je, je connais cette complainte du matelot
qui signe en action sa poésie, et qui met son nom dans son
dernier vers, comme Phidias l’écrivait sous la plante du pied
de sa statue, ou comme Van-Dick l’écrit au pinceau sur le
collier du chien de tous ses tableaux, afin que le nom de
l’artiste vive autant que l’œuvre, n’est-ce pas? Mais,
continuez; comment êtes-vous sortie de cette bonne maison
et que faites-vous maintenant?

XIII.

[Table des matières](#)

Elle reprit:

— Quand les demoiselles se marièrent et que leur mère vint à mourir, il fallut bien me déplacer faute de place. Je ne voulus pas rentrer en condition; j'avais été trop heureuse dans celle-là, toutes les autres m'auraient paru dures: mon cœur n'y était plus. Le monsieur me fit une petite pension de cinquante écus en mémoire de sa femme; les jeunes dames me dirent: «Sois tranquille, nous ne te
» laisserons pas mendier ton pain.» J'avais du courage, j'étais connue et je puis bien dire estimée dans toutes les bonnes maisons d'Aix; je louai une chambre avec une petite boutique au-dessous dans une petite rue écartée où les loyers ne sont pas chers, et je me fis couturière. Je gagne ma vie avec mon aiguille; on m'aime bien dans l'endroit; on me donne autant d'ouvrage que j'en peux faire; je n'ai pas d'ambition; je vis petitement; je ne demande que ma nourriture et à épargner quelque petite chose pour le temps où mes yeux s'affaibliront et où je ne pourrai plus coudre aussi vite. Je vends aussi quelque petite mercerie à bon compte aux gens du quartier. J'ai mon oiseau qui me tient compagnie, ou plutôt, reprit-elle, je l'avais, car il est mort; mais on m'en a donné un autre que j'aimerai peut-être aussi, pas tant que l'autre pourtant. Le dimanche et les jours de fête, je lis; enfin, Monsieur, le temps ne me dure pas. Et puis on est très-bon pour moi à Aix. Croiriez-vous que des messieurs comme vous, des messieurs du quartier d'en haut, des hommes Instruits, des personnes de l'Académie même, qui savent que j'aime la lecture et que j'ai même écrit dans l'occasion quelques bêtises, quelques vers pour des fêtes, pour celle-ci, ou celui-là, croiriez-vous

qu'ils ne rougissent pas de s'arrêter quelquefois en passant devant ma porte, d'entrer dans ma boutique, de m'apporter tantôt un livre qu'ils me prêtent, tantôt un journal, et de causer familièrement avec moi comme si j'étais quelqu'un? Ah! c'est un bon pays pour le monde que notre pays d'Aix! Je ne crois pas qu'il y en ait deux comme celui-là.

XIV.

Table des matières

— Ah! vous écrivez des vers, mademoiselle Reine, lui dis-je en souriant; je m'en serais douté rien qu'à vos beaux yeux rêveurs, Il n'y a jamais de ciel sans nuages; les rêves et les vers sont les nuages colorés de ces beaux yeux. Eh bien! voyons; je n'en écris plus, moi, mais je les aime toujours, les vers, c'est le bon temps de la pensée; on aime toujours à y revenir. Vous souviendriez-vous par hasard de quelques-uns de ceux que vous avez composés, et seriez-vous assez complaisante pour me les réciter en attendant le dîner? Voyez, la place est belle pour cela: le soleil qui se couche, la mer qui résonne dans l'oreille en roulant et en remportant à chaque vague ses coquillages bruissant comme une jeune fille qui chante en s'accompagnant de ses castagnettes, ces orangers qui laissent tomber sous la brise leurs gouttes de fleurs blanches sur vos cheveux noirs et un étranger qui fut autrefois poète, seul avec vous et assis devant vous pour vous écouter et qui aime d'avance votre voix; cela ne vaut-il pas tout un auditoire d'académie à Aix ou à Marseille ou même à Paris?

— Je n'oserai jamais, dit Reine en levant le globe de ses yeux vers les feuilles sombres de l'oranger, comme si elle

eût cherché son oiseau dans les branches. Ah! non, jamais je n'oserai! Mais, tenez, Monsieur, j'en ai apporté là quelques-uns que j'ai écrits dans différents temps à mon loisir, pour les montrer à M. Autran, s'il m'en demande. J'aime mieux que vous les lisiez vous-même que si je les disais de vive voix; cela me fera moins honte: le papier ne rougit pas.

Et elle tira de sa poche trois ou quatre petites pièces de vers alignés sur du gros papier et froissés par son étui, son dé et ses ciseaux dans le voyage. Pendant que je les lisais tout bas, elle s'essuyait le front avec son tablier et détournait la tête en regardant le fond de l'orangerie, de crainte de lire quelque impression défavorable sur ma figure.

XV.

[Table des matières](#)

J'étais étonné et touché de ce que je lisais. C'était naïf, c'était gracieux, c'était senti, c'était la palpitation tranquille du cœur, devenue harmonie dans l'oreille; cela ressemblait à son visage modeste, pieux, tendre et doux; vraie poésie de femme, dont l'âme cherche à tâtons, sur les cordes les plus suaves d'un instrument qu'elle ignore, l'expression de ses sentiments. Cela n'était ni déchirant, ni métallique, comme les vers de Reboul; ni épique, ni étincelant tour-à-tour de paillettes et de larmes, comme Jasmin; ni mignardé comme les strophes de quelques jeunes filles, prodiges gâtés en germe par l'imitation, ce Méphistophélès du génie naissant et avorté. C'était elle; c'était l'air monotone et plaintif qu'une pauvre ouvrière se chante à demi-voix à elle-

même en travaillant des doigts auprès de sa fenêtre pour s'encourager à l'aiguille et au fil. Il y avait des notes qui pinçaient le cœur et d'autres qui ne disaient que des airs vagues et inarticulés. L'haleine s'arrêtait à la moitié de l'aspiration, mais l'aspiration était forte, juste et pénétrante jusque dans l'âme et jusqu'au ciel. On était plus ému encore qu'étonné. C'était la poésie à l'état de premier instinct, la poésie populaire telle qu'elle est partout où elle commence dans le peuple, même quand on ne lui prête pas encore la voix de l'art. Une monotonie triste, une romance à trois notes, sept ou huit images pour exprimer l'infini.

XVI.

[Table des matières](#)

Je remis les papiers à Reine en lui disant la simple vérité pour toute flatterie; c'est-à-dire qu'il y avait des choses charmantes dans ses vers, et qu'elle avait reçu véritablement de Dieu deux dons excellents: le don de sentir juste et d'exprimer gracieusement, et puis le don des dons, le don des larmes dans la voix; mais que j'étais bien loin de lui conseiller d'imprimer encore un recueil de ses poésies, qui n'étaient, comme certaines eaux, bonnes à boire qu'à la source.

— Ah! Monsieur, s'écria-t-elle, que me dites-vous là ? Je n'y ai jamais pensé. Moi, faire des livres! Mon bon ange lui-même se moquerait de moi. Je n'ai écrit cela que le dimanche pour me désennuyer, au lieu d'aller à la promenade. Ces messieurs d'Aix ne le savent seulement pas. Quand on vit toute seule comme moi dans sa chambre, on a quelquefois besoin de se parler tout haut pour se

convaincre qu'on vit. Eh bien! Monsieur, ces vers, c'est mon parler tout haut à moi seule. Lorsque je suis trop triste, je me reconsole un moment ainsi.

XVII.

[Table des matières](#)

— Vous êtes donc quelquefois triste? lui demandai-je avec un véritable intérêt.

— Pas souvent, Monsieur, grâce à Dieu; je suis de bonne humeur, mais enfin tout le monde a ses peines, surtout quand on n'a ni parents, ni famille, ni mari, ni enfants, ni nièce autour de soi, et qu'on remonte le soir toute seule dans sa chambre pour se réveiller toute seule le matin, et n'entendre que les pattes de son oiseau sur les bâtons de sa cage!

Encore s'ils ne mouraient pas, Monsieur, s'ils étaient comme les perruches et les perroquets qu'on voit sur le quai du port à Marseille, et qui vivent, à ce qu'on dit, cent et un ans! on serait sûr de ne pas manquer de compagnie jusqu'à la fin de ses jours! Mais vous vous y attachez, et puis cela meurt; un beau matin vous vous réveillez et vous n'entendez plus chanter votre ami près de la fenêtre; vous l'appellez des lèvres, il ne répond pas; vous sortez du lit, vous courez pieds nus vers la cage, et qu'est-ce que vous voyez? Une pauvre petite bête, la tête couchée sur la planche, le bec ouvert, les yeux fermés, les pattes raides. et les ailes étendues dans sa pauvre prison! Adieu, tout est fini! Plus de joie, plus de chanson, plus d'amitié dans la chambre; plus personne qui vous fête quand vous rentrez!

Ah! c'est bien triste, Monsieur, croyez-moi! — Et elle refoula deux larmes qui se formaient sous sa paupière.

— Vous-pensez à votre chardonneret, Mademoiselle Reine? lui dis-je.

— Hélas! oui, Monsieur, dit-elle avec honte, j'y pense toujours depuis que je l'ai perdu comme cela. Quand on n'a pas beaucoup d'amis, voyez-vous, on tient au peu que le bon Dieu nous en laisse! Celui-là m'aimait tant! Nous nous parlions tant, nous nous fêtions tant tous les deux! Ah! on dit que les bêtes n'ont pas d'âme! Je ne veux pas offenser le bon Dieu, mais si mon pauvre oiseau n'avait pas d'âme, avec quoi donc qu'il m'aurait tant aimée? Avec les plumes ou avec les pattes peut-être? Bah! bah! laissons dire les savants; j'espère bien qu'il y aura des arbres et des oiseaux en paradis, et je ne crois pas faire mal pour cela encore. Est-ce que le bon Dieu est un trompeur? Est-ce qu'il nous ferait aimer ce qui ne serait que mort et illusion?

— Est-ce que vous n'avez rien écrit, Reine, sur ce chagrin qui paraît tant vous serrer le cœur?

— Si, Monsieur, pas plus tard que dimanche dernier en regardant sa cage vide et le mourron séché qui y pendait encore, et en me sentant pleurer, je me suis mise à lui écrire des vers, à mon pauvre chardonneret, comme s'il avait été là pour les entendre. Mais je n'ai pas pu les finir, cela me faisait trop de mal.

— Dites-moi ces vers, ou du moins ceux dont vous vous souvenez; ici, là, peu importe; c'est le sentiment que j'en veux, ce ne sont pas les rimes.

Elle chercha un moment dans sa mémoire, puis elle dit d'une voix émue et caressante comme si elle avait parlé à

l'oiseau lui-même:

VERS A MON CHARDONNERET.

Toi dont mon seul regard faisait frissonner l'aile,
Qui m'égayais par ton babil,
Hélas! te voilà sourd à ma voix qui t'appelle,
Cher oiseau! la saison rutil
De la vie a tranché le fil!

Ne crains pas que l'oubli chez les morts t'accompagne,
O loi, le plus doux des oiseaux!
Tu fus pendant six ans ma fidèle compagne,
Oubliant pour moi la campagne,
Ta mère et ton nid de roseaux!

Moi je fus avec toi si vite accoutumée!
Nos jeux étaient mon seul loisir;
Lorsque tu me voyais dans ma chambre enfermée.
Tu chantaïs, la voix aimée,
Mon ennui devenait plaisir!

Dans ta captivité je semblais te suffire,
Tu comprenais mes pas, ma voix,
Mon nom même en ton chant tu savais me le dire,
Dès que tu me voyais sourire
Tu le gazouillais mille fois!